

INTRODUCTION

Georges Guynemer est mort pour la France le 11 septembre 1917. Pour la plupart de nos compatriotes, sinon pour la quasi-totalité, ce nom n'évoque rien. Peut-être le vague souvenir d'une plaque de rue que l'on aurait vue ici ou là, ou encore celui d'un collègue ou d'un centre quelconque. Pourtant Guynemer a été, en son temps, une icône, un héros, adulé par des millions de gens qui en ont fait l'un des symboles (parmi d'autres) de la lutte contre « le Boche¹ », contre l'Empire allemand qui, non content de nous avoir enlevé l'Alsace et la Lorraine en 1870, nous a déclaré la guerre en août 1914. Tel est l'état d'esprit de l'époque et qui, mieux que Guynemer, avec Pétain, Foch et Clemenceau, pouvait incarner cette fierté française, cet esprit de revanche et la rage de vaincre ?

Georges Guynemer est un héros de la Première Guerre mondiale qui est sorti de nulle part et qui, si un officier n'avait tordu les règlements militaires de l'époque², n'aurait jamais dû se retrouver au front, enchaîner les exploits, les victoires et finir au firmament de la gloire.

Mais que sait-on vraiment de ce personnage dont la vie fut aussi brève qu'intense et dont certains disaient qu'il était la « plus belle figure de l'aviation militaire

1. Cette expression reprend celle de l'époque. Le « Boche » est, en 1914-1918, un terme péjoratif pour désigner un Allemand ou une personne d'origine allemande.

2. On ne connaît d'ailleurs toujours pas ses motivations profondes.

française » ? Peut-on écrire la biographie d'un homme mort à moins de vingt-trois ans ? L'académicien Henry Bordeaux, le journaliste Jacques Mortane qui était un de ses confidents mais aussi Bernard Marck et surtout Jules Roy qui a écrit en 1986 une biographie qui a suscité quelques controverses s'y sont essayés. Avec bonheur et succès.

Parler de Georges Guynemer dont la vie fut (trop) courte mais intense, c'est aussi évoquer les débuts de l'aviation, qui ne constitue qu'une force d'appoint et d'appui avant qu'elle ne conquière ses lettres de noblesse et ne s'affirme comme une arme indispensable.

En effet, au début de la Première Guerre mondiale, l'aviation ne constitue, en termes de matériels et d'effectifs, qu'une infime partie des forces engagées. On estime que la Triple Entente (France, Grande-Bretagne, Russie) possède en septembre 1914 quelque 431 avions : entre 130 et 140 pour la France (soit 24 escadrilles), 145 pour la Russie, et 156 pour la Grande-Bretagne. Quant à la Triple Alliance (Allemagne, Autriche-Hongrie, Empire ottoman), elle n'en fait voler que 278 : 10 pour l'Empire ottoman, 36 pour l'Autriche-Hongrie et 232 pour l'Allemagne. À la fin du conflit, le 11 novembre 1918, la France compte 288 escadrilles et 11 836 appareils, dont 3 400 sont utilisés par les écoles et 3 800 mis à disposition des réserves. Tous ces appareils sillonnent et dominent un ciel duquel les combats se sont révélés aussi sauvages que cruels sur le sol labouré par la chute

de millions d'obus. À la fin de la guerre, l'Allemagne aura construit 38 000 avions et la France 51 000.

Les exploits de Guynemer et de ses camarades de combat – Fonck, Nungesser, Madon, Deullin, Heurtaux, Navarre, Dorme – ont contribué à l'essor de l'aéronautique puis de l'aviation militaire. Ils n'enlèvent rien aux autres exploits qu'ont pu accomplir ici ou là d'autres combattants de la Grande Guerre.

Écrire sur Guynemer, c'est accompagner son ascension pas à pas, voir s'affirmer un tempérament de feu qui se terre sous une réelle timidité. C'est découvrir son quotidien au front, à l'arrière, avec sa famille, ses camarades. C'est le voir évoluer dans les airs à la recherche du « Boche » pour gagner une victoire de plus mais aussi pour défendre son pays.

Écrire sur Guynemer, c'est aussi essayer de comprendre ce qui a bien pu se passer le 11 septembre 1917. Car sa disparition reste un mystère et renforce une légende qu'il a forgée en moins de trois ans. Les quelques lignes qui suivent n'ont d'autre objectif que de vous faire découvrir un personnage aux multiples surnoms (« Fil de fer », « L'Archange », « Aluminium »...) et aux multiples facettes, « le type le plus remarquable de pilote de chasse, du combattant de l'air, tel que l'imagination se plaît à le concevoir », a dit de lui Raoul Lufbery¹ (1885-1918), un autre as de l'aviation.

1. Né en 1885 à Chamalières (Puy-de-Dôme) d'un père américain et d'une mère française, Raoul Lufbery combat, sous nationalité américaine, aux Philippines en 1911. À la déclaration de guerre en France, il s'engage dans la Légion étrangère, suit une formation de pilote à Chartres et rejoint l'escadrille Lafayette. Il meurt le 19 mai 1918 en combat aérien, après avoir remporté 17 victoires.

Cet ouvrage souhaite aussi, et très modestement, rendre, à travers la figure emblématique de Georges Guynemer, un vibrant hommage à tous les soldats morts pour la France, qu'ils soient légionnaires, aviateurs, marins, fantassins, artilleurs, sapeurs, cavaliers, etc., et civils.

CHAPITRE I

L'ENFANCE DE GEORGES GUYNEMER

Georges Marie Ludovic Jules Guynemer naît le 24 décembre 1894 à 10h30 du matin, au 89, rue de la Tour à Paris dans le XVI^e arrondissement. Son père s'appelle Paul Achille Anatole. Il est âgé de trente-quatre ans. C'est un ancien officier de l'armée de terre. Sa mère s'appelle Diane-Julie Noémie Doynel de Saint-Quentin. Elle est âgée de vingt-huit ans. Comme beaucoup de femmes de la bonne bourgeoisie ou issues de la noblesse (sinon comme la plupart), elle est sans profession.

Pourquoi donc Georges naît-il à Paris alors que ses parents sont officiellement domiciliés au Thuit, un petit village de l'Eure, situé sur les bords de la Seine, près des Andelys, à plus d'une centaine de kilomètres de la capitale ? Selon Jules Roy (voir Bibliographie) « chez les Guynemer, chaque fois qu'on peut, on naît et on meurt à Paris ». Question de prestige ? Question d'étiquette ? Peut-être.

Côté paternel

La famille Guynemer est une ancienne famille française dont le nom serait mentionné dans la célèbre *Chanson de Roland*, poème épique du XI^e siècle qui retrace le combat fatal du chevalier Roland (ou Hroudland), marquis des marches de Bretagne

et de ses fidèles preux contre une armée vasconne à la bataille de Roncevaux en représailles au pillage de Pampelune. Un Guinemer, oncle de Ganelon, lui tient l'étrier au départ. Un Guinemer figure dans *Gaydon* (le chevalier au geai), qui raconte le triste retour de Charlemagne à Aix-la-Chapelle après le drame de Roncevaux, et un Guillemer dans *Fier-à-Bras*, où l'on voit Charlemagne et les douze pairs conquérir l'Espagne : ce Guillemer l'Escot est fait prisonnier avec Olivier, Bérart de Montdidier, Auberi de Bourgogne, Geoffroy l'Angevin¹.

Un catalogue² des actes d'Henri I^{er}, roi de France (1031-1060) mentionne dans le même temps un Guinemer, seigneur de Lillers, qui, pour entreprendre dans son château la construction d'une église, dédiée à Notre-Dame et à saint Ormer, avait sollicité l'approbation du roi. L'approbation est de 1043.

On retrouve un Olivier Guinemer qui donne quit-tance, en 1306, aux exécuteurs testamentaires du duc Jean II de Bretagne. Il tenait un fief sur Saint-Sauveur de Dinan, « dans lequel le duc avait mis mansonniers et estajiers contre raison³ ».

Un Mathelin Guinemer, écuyer, est mentionné dans un acte reçu à Bourges en 1418 ; en 1464, un Yvon Guynemer, homme d'armes, est admis à la grande paye, et celui-là orthographe déjà son nom avec un « y ». Le

1. Bordeaux, Henry, « Le chevalier de l'air Georges Guynemer », in *La Revue des Deux Mondes*, 1918, tome 43, p. 283 et s.

2. Soehnée, Frédéric, *Catalogue des actes d'Henri I^{er}, Roi de France (1031-1060)*, Librairie Honoré Champion, 1907.

3. Lobineau, Dom, *Histoire de Bretagne*, 1707, p. 293.

nom s'est perpétué jusqu'à Bernard Guynemer, arrière-arrière-grand-père de Georges, qui vit à Paris sous la Révolution dans le dénuement, donnant des leçons de droit. Sous l'Empire, il sera nommé président du Tribunal de Mayence, Mayence étant alors le chef-lieu du département du Mont-Tonnerre. En disgrâce après 1815, il ne sera plus que le président du Tribunal de Gannat (Allier).

Parmi les ancêtres du jeune Georges, il y a Achille (Gaspard-Siméon) devenu en 1806 secrétaire du général Junot en Espagne. Achille Guynemer, né en 1792 et décédé en 1866, s'est engagé dans les armées impériales à quinze ans. Il a servi en 1808 sous les ordres du colonel Joseph Hugo (1773-1828), qui deviendra peu après général (1809) et qui était déjà le père de Victor Hugo (1802-1885). Prisonnier des Espagnols à Guadalajara, Achille Guynemer s'évade avec deux compagnons d'infortune. Il doit sa liberté à une jeune Castillane enamourée qui lui avait caché une corde de soie dans un pâté. Promu lieutenant au 4^e hussards et fait chevalier de la Légion d'honneur en 1813 à la Bidassoa, il retourne en France comme courtier d'assurances maritimes. C'est lui qui rachète, en 1841, la demeure du Thuit à sa tante, Mme Ligier. Cette demeure a appartenu au chancelier René de Maupeou (1714-1792). En fait il s'agit d'un château avec son parc, une maison, un lavoir, deux fermes, des bois, le tout couvrant environ 280 hectares.

Autre personne de la famille, Auguste Saint-Ange Guynemer (1824-1900), fils d'Achille et grand-père de

Georges, docteur en droit, a été nommé sous-préfet de Saverne le 25 octobre 1865 après avoir été un temps dans les affaires à Paris. Il est nommé à Louviers (Eure) le 31 janvier 1870. On dit de lui que ses revenus sont à l'époque plus que confortables puisqu'il dispose de 70 000 francs de rente, dont 45 000 sur l'État, le reste en obligations. Auguste se marie avec Louise-Antoinette, miss Lyon, une Écossaise « au cœur indomptable qui lui plaît¹ ». Louise que tous dans la famille appellent Louisa était aussi d'une haute lignée : à sa famille appartenaient les comtes de Straethmore, qui portent parmi leurs titres les noms de Glamis et Cawdor cités par Shakespeare dans *Macbeth*. Auguste devient maire du Thuit en 1892 et son fils, Paul, père de Georges, conseiller municipal. Louisa est aussi une femme qui détonne un peu.

Bien qu'Écossaise, Louisa Guynemer parle et écrit fort bien le français. Elle tient un journal intime dont une partie est conservée aux archives départementales de l'Eure. À travers lui, on sait qu'elle aimait bien l'empereur Napoléon III mais moins l'impératrice Eugénie. Elle se classe volontiers dans le camp conservateur, n'appréciant pas les réformes libérales de la fin du Second Empire. Elle n'aime pas Émile Ollivier² mais, par-dessus tout, elle déteste les républicains – au premier chef, Léon Gambetta³... Sa vindicte s'abat particulièrement sur ceux qu'elle appelle les

1. Roy, Jules, *Guynemer, l'ange de la mort*, Albin Michel, p. 22.

2. Émile Ollivier (1825-1913), chef du cabinet, c'est-à-dire du gouvernement, sous Napoléon III et ministre de la Justice.

3. Léon Gambetta (1838-1882).

« rouges » et, qu'en grande bourgeoise, elle qualifie de « lie du peuple ». Elle ne peut donc pas supporter la Commune aux premiers moments de laquelle elle assiste avant de se réfugier à la campagne¹, puis de s'exiler à Londres avant de revenir une fois le calme rétabli dans Paris et la République installée.

Louisa et Georges parlaient-ils politique quand il venait lui rendre visite à Paris ? Elle était en tout cas fière de son petit-fils à qui elle offrait souvent des écharpes et des serre-tête. De leurs échanges épistolaires, il ne subsiste apparemment qu'une seule lettre, datée du 3 août (1916, 1917 ?) où il la remercie de ses félicitations et de son mandat². Depuis 1921, Louisa repose dans la chapelle des Guynemer au cimetière Montmartre.

À la mort de son mari, Auguste, le 26 avril 1900, Louise met en vente le domaine qui sera racheté en 1902. Elle vivra ensuite dans un appartement du VIII^e arrondissement de Paris, rue François-I^{er}, où elle recevra uniquement ceux qu'elle aime, notamment le petit Georges qui n'aimait pas trop aller la voir notamment parce qu'on ne s'y amusait pas et qu'on y mangeait mal.

De l'union d'Auguste et Louisa naissent deux enfants : Paul et Euphrasie. Paul Achille Anatole Guynemer est né le 13 novembre 1860 à Paris. Il mène grande vie avec ses parents qui possèdent quantité de voitures, voyagent beaucoup et vont jusque dans le Midi avec leurs équipages de mules et de chevaux. Les

1. <http://sedlouviens.pagesperso-orange.fr>

2. Roy, Jules, *op. cit.*, p. 137.

parents de Paul, Auguste et Louisa, ont même possédé la toute première voiture des Andelys, de celles qui, heureusement, ne nécessitaient plus qu'elles soient précédées d'un homme à pied agitant un chiffon rouge.

La guerre de 1870 et la chute de l'Empire marquent-elles le jeune Paul ? Sa voie est trouvée. Il sera officier. Il intègre l'école spéciale militaire de Saint-Cyr-l'École en octobre 1880 et en sort 1882 dans la promotion des Kroumirs qui comptait 286 élèves dont 2 étrangers. « Les Kroumirs » donneront trente-trois généraux ou équivalent (intendant général). Parmi eux trois trouveront la mort pendant la Première Guerre mondiale¹.

Fier comme Artaban, Paul Guynemer se fait photographe tout auréolé de ses galons d'officier, harnaché d'une sabretache, chaussé de bottes souples, coiffé d'un képi marqué du 127^e de ligne, autrement dit du 127^e régiment d'infanterie qui stationne alors entre Valenciennes et Péronne. Il n'y reste pas longtemps car il rejoint le 120^e régiment d'infanterie, en garnison à Sedan, et commandé par le colonel Nicolas Lebel auquel l'armée française doit son mythique fusil. Mais à Sedan, Paul Guynemer s'ennuie ferme à tenter d'instruire de jeunes recrues. Ses camarades noceurs ne pensent qu'à trousser les filles et qu'à coudre un troisième galon. La vie de garnison ne lui dit plus rien et il ne souhaite pas non plus s'exiler en Afrique ou en Asie, dans les colonies, où le climat est aussi rude qu'éprouvant, où les familles expatriées vivent assez mal.

1. Les généraux de brigade Désiré-Pierre Bataille (1862-1914), Jacques Durand (1859-1914) et Ernest Anselin (1859-1916).

Dans cette république naissante, l'armée cherche une stabilité qu'elle peine à trouver après la défaite et les désillusions de 1870. Les officiers surtout sont réputés proches des royalistes. D'ailleurs la promotion des Kroumirs est « célèbre » pour son incident du 15 juillet 1881 quand trente-quatre élèves des deux promotions (Drapeaux 1879-1881 et Kroumirs) assistant, sans pensée politique, à la messe de la Saint-Henri en l'honneur du comte de Chambord furent placés dans l'église avec les notables du parti royaliste. Ce dont les autorités républicaines s'agacèrent. Les « coupables » furent envoyés comme simples soldats dans des régiments d'infanterie, avant de réintégrer plus tard Saint-Cyr. Paul Guynemer vient surtout de rencontrer l'amour au cours de l'été 1890, en la personne de Diane-Julie Doynel de Saint-Quentin. C'est en se rendant pour une simple visite protocolaire au château de Garcelles (Calvados) qu'il a le coup de foudre. Son choix est vite fait : il démissionnera car l'avancement est bloqué quand on va à la messe¹ et il se mariera avec cette fille de bonne famille de six ans sa cadette. Et puis, il doit dix ans à l'armée. Il peut partir dès le mois d'octobre 1890. Julie partage les mêmes sentiments que Paul. Ils sont vraiment épris l'un de l'autre. Mais chez les Saint-Quentin, la famille n'est pas loin de parler de mésalliance. « Mon Dieu, nous sommes donc tombés si bas », aurait murmuré Virginie, la mère de Julie. Cependant, madame mère juge le futur ex-officier très sérieux.

1. L'affaire des Fiches en 1904 le confirmera. Cependant, d'autres officiers, royalistes patentés, n'en ont pas moins servi la France à défaut de servir la république. Mais c'est un autre débat.

Tradition (et grande bourgeoisie) oblige, c'est Auguste Saint-Ange qui demande officiellement la main de Julie pour Paul. Toujours selon la tradition, un contrat de mariage est établi : il repose sur le régime de la communauté réduite aux acquêts. En comptant la dot de son père, celle de sa mère, les titres au porteur et quelques valeurs diverses (espèces, rentes...), le jeune Paul met 130 000 francs dans la corbeille. Diane-Julie de Saint-Quentin verse quant à elle 180 000 francs. Le contrat est signé le 23 septembre 1890. Paul y porte la mention : « lieutenant démissionnaire du 120^e régiment de ligne ».

Le mariage dont on peut dire qu'il s'est fait rapidement, puisqu'il s'est écoulé moins de trois mois entre la rencontre et la signature du contrat, se déroule le 25 septembre à Paris.

Les relations vont ensuite aller en se détériorant entre Auguste et son fils Paul. Auguste juge son fils vaniteux et incapable. Ce dernier lui rend bien la pareille en le prenant pour un tyran. Les deux principaux motifs de leur différend ? En premier lieu, Paul organise des chasses à tir, sans l'accord de son père et se met un peu à dos les fermiers et métayers qui travaillent sur le vaste domaine. Fermiers et métayers que le père Auguste a du mal à calmer. En second lieu, le château du Thuit que Paul, pince-sans-rire et pas opposé à un certain snobisme, aimerait occuper en partie. Il est d'ailleurs assez vaste pour accueillir une famille dans une seule aile. Auguste, lui, veut vendre le château. Paul dit qu'il le rachètera. Mais Auguste dit qu'il déshériterait son fils unique...

Vexés, excédés, Paul et sa femme, Diane-Julie, finissent par quitter Le Thuit pour rejoindre, au siècle finissant, le château de Garcelles.

Côté maternel

Du côté maternel, la lignée est plus prestigieuse encore si l'on en croit les historiens. En effet, le jeune Georges ne descendrait pas moins des rois de France, par l'intermédiaire de Bathilde d'Orléans (1750-1822), sœur de Philippe d'Orléans (1747-1793), célèbre Philippe Égalité qui a voté la mort de son cousin, Louis XVI. Mère du duc d'Enghien qui sera fusillé en 1804 par Napoléon, délaissée par son mari, Louis VI de Bourbon-Condé, Bathilde d'Orléans aurait eu une liaison avec un jeune lieutenant de vaisseau, Alexandre de Roquefeuil. De ce rapprochement serait née une jeune Adélaïde-Victoire que la princesse de sang aurait fait passer pour la fille de son secrétaire. Adélaïde-Victoire Damassy (1776-1846) a épousé en 1791 Joseph Gros (1757-1839). De cette union est née Julie Gros (1800-1831) qui s'est mariée à Jean Doynel de Quincey (1795-1880). Ils ont donné naissance à Virginie Doynel de Quincey (1825-1916), grand-mère maternelle de Georges. Virginie, mariée à un proche parent, René Doynel de Saint-Quentin (1801-1878), a donné naissance à Diane-Julie (1866-1957), mère de Georges. Bathilde d'Orléans serait ainsi l'arrière-arrière-arrière-grand-mère de Georges, ce qui expliquerait son illustre lignée royale.

Du côté maternel, la famille est donc bien établie dans la noblesse et la haute bourgeoisie. L'oncle de Georges, Louis Doynel de Saint-Quentin (1850-1928), préside la société d'agriculture de Caen et plusieurs sociétés hippiques. Il est membre de l'Académie d'agriculture, également maire de Garcelles, député du Calvados (1894-1902) puis sénateur du même département (1904-1928).

Georges est le troisième de la fratrie. Il a déjà deux sœurs aînées : Yvonne (1891-1970) et Odette (1892-1918). Comme le veulent la coutume et l'usage dans les bonnes familles bourgeoises et catholiques, il est rapidement ondoyé. C'est chose faite le 30 décembre, au 89, rue de la Tour par l'abbé François-Alexandre Schlosser, vicaire de la paroisse Notre-Dame-de-Grâce de Passy. Le hasard fait qu'il décède à quatre-vingts ans, à Boulogne-sur-Seine (aujourd'hui Boulogne-Billancourt) le 12 septembre 1917, le lendemain de la disparition de Georges Guynemer. Ce dernier n'est baptisé que le 27 octobre 1895 dans la petite église du Thuit par le curé de la paroisse, un certain Jivay ou Sivay. Il a un parrain et une marraine de haute tenue : le comte Jules Henrys d'Aubigny (1844-1922), son oncle par alliance. Il est marié avec Euphrasie Guynemer (1860-1924), sœur de son père Paul. Mais ces deux-là ne se parlent guère. La marraine de Georges n'est autre que la comtesse Eugène de Failly, née Marie-Marguerite Doynel de Saint-Quentin. Elle est la veuve du comte décédé en 1892 à l'âge de trente-quatre ans et qui avait pour parrain, l'empereur Napoléon III en personne. L'acte de baptême signé des parents est aussi contresigné par

d'autres personnes présentes : le contre-amiral Forget (1829-1900), la comtesse de Saint-Quentin, le vicomte de Moüe, M. de la Noue dont la famille descend des premiers comtes de Soissons, eux-mêmes descendants de Charlemagne¹, etc.

Les femmes jouent un rôle certes discret mais important dans la vie de Georges Guynemer. Elles sont souvent présentes, dans les premières années de sa courte vie.

On ne sait que peu de choses de Diane-Julie Doynel de Saint-Quentin (1866-1957), mère de Georges, sinon qu'elle fut présente à presque chaque commémoration qui honorait la mémoire de son fils, ainsi que le rapportent les journaux de l'époque.

En épousant Paul Guynemer, fils de sous-préfet, elle n'a pas commis de grave mésalliance. La lune de miel est féérique car elle consiste en un quasi-tour du monde qui conduit le couple en Égypte, en Inde, à Singapour et San Francisco. Il l'appelle souvent Junon et c'est un surnom qui lui va bien. Junon n'est-elle pas dans la mythologie grecque la reine des dieux et la protectrice du mariage ? « Notre mère, dit sa fille Yvonne, était une jolie femme, brune, mince, grande, très élégante. Son prénom Diane-Julie lui va à merveille. Sous ses apparences éblouissantes de déesse, elle cachait une grande douceur et une source inépuisable de tendresse pour les siens. » Elle sait qu'elle est belle, qu'elle incarne les canons de l'époque : « une taille de guêpe, de la poitrine,

1. Si l'on en croit un manuscrit résumant le travail d'un moine archiviste de l'abbaye de Longpont.

un chignon, un visage régulier, impassible pour ne pas offrir de champ aux rides¹ ».

Diane-Julie qui ne semble guère goûter la proximité de ses beaux-parents, sait se faire discrète, joue son rôle de femme et bientôt de mère de la bonne société qui sait profiter des domestiques mis à sa disposition... Le couple déménage avec ses enfants au château de Garcelles où ils passent une vie heureuse. Puis c'est Compiègne. Diane-Julie Guynemer élève ses rejetons, Odette, Yvonne et Georges, de manière bourgeoise, traditionnelle et catholique. La messe est une figure imposée du dimanche. Les domestiques aux ordres de la maîtresse de maison veillent à rendre la maison douce et agréable. Elle est d'autant plus proche de son fils que l'enfant est de constitution fragile, nécessite d'être constamment surveillé, dorloté et pouponné.

La fratrie

De ses deux sœurs, c'est avec Yvonne que Georges s'entend le mieux et échange le plus, même s'il les aime autant l'une que l'autre. À vrai dire, on ne connaît rien d'Odette, elle aussi morte jeune, à vingt-cinq ans, en 1918 en Suisse, de maladie. Odette est douce, réfléchie, tendre², à l'inverse d'Yvonne plus spontanée, exubérante, avec un air de garçon manqué. Odette et Georges ont échangé quelques courriers qu'a pu consulter Henry Bordeaux. Mais quasiment tous ont disparu.

1. Roy, Jules, *op. cit.*, p. 36.

2. Roy, Jules, *op. cit.*, p. 121.

Yvonne Guynemer se marie le 26 septembre 1925 avec le vicomte Jean de Villiers de la Noue (1889-1970)¹. De cette union naît Mahaut, le 2 décembre 1927 qui épousera plus tard le vicomte Roland de Perthuis de Laillevault. Après la disparition de son frère, c'est en particulier à Yvonne qu'échoit le devoir de perpétuer la mémoire de Georges. Elle est présente, autant que faire se peut, aux nombreuses cérémonies qui honorent sa mémoire (voir chapitre 10).

Yvonne crée, au début de la Seconde Guerre mondiale, les Centres Guynemer. Ils étaient destinés à recevoir des enfants pour les protéger des bombardements, enfants de toutes religions bien sûr, qui étaient envoyés en Afrique du Nord dans des « familles d'accueil », les plus jeunes avaient environ cinq à six ans. C'est en Normandie, dans la région de Caen, qu'ont été créés ces Centres. Ils ont concerné plus de 3 000 enfants jusqu'en 1945, et c'est avec le concours de la Croix-Rouge qu'ils furent organisés.

Autant dire que Georges est bien entouré dès sa naissance. Dernier de la fratrie, il est choyé par ses proches, sa mère et ses deux sœurs. Il l'est d'autant plus qu'une entérite infantile a failli le faire passer de vie à trépas dans les premiers mois de son existence. Sa constitution est déjà fragile et elle lui vaudra bien des déboires. Est-ce parce que son père sent que son fils est trop sous l'influence féminine qu'il décide de lui donner quelques codes plus masculins ? Henry Bordeaux et Jules Roy rapportent cette anecdote où

1. <http://ecole.nav.traditions.free.fr>

Georges, presque vêtu « comme une princesse », est pris en charge par son père :

– J'ai presque envie de t'emmener avec moi là où je vais.

– Où allez-vous, papa ?

– Là où je vais, il n'y a que des hommes.

– Je veux aller avec vous.

Le père réfléchit puis se décide :

– Après tout, mieux vaut trop tôt que trop tard. Je t'emmène.

Il le conduit chez le coiffeur.

– Moi, je me fais couper les cheveux. Si le cœur t'en dit ?

– Je veux faire comme les hommes, répond Georges.

Et les boucles tombent. En rentrant au logis, Julie verse des larmes en voyant son fils Georges ainsi métamorphosé.

– Je suis un homme, déclare-t-il à sa mère¹.

Vers l'âge de sept ans, le jeune Georges commence à étudier sous la direction de l'institutrice de ses deux sœurs.

« Georges, Odette et moi, nous avons passé notre petite enfance au château de Garcelles, propriété de nos grands-parents maternels, à 10 kilomètres de Caen. Nos parents s'aimaient. Ils vivaient dans une harmonie totale et nous rendaient heureux [...] Nous étions un peu en admiration devant ce garçon aux traits fins, aux beaux yeux sombres, aux cheveux noirs, longs et

1. Bordeaux, Henry, *op. cit.*, p. 11-12.

bouclés. Tout petit il montrait un sens très clair de la musique. À quatre ans, il jouait du violon. Ce don était sans doute héréditaire : un grand-père, pianiste, jouait à quatre mains avec Liszt¹ », témoigne Yvonne, sœur aînée de Georges. Le grand-père en question semble être Auguste, mais rien n'est moins sûr.

C'est une éducation bourgeoise à laquelle Georges est soumis. Même si les douches froides et les chambres sans feu lui sont contre-indiquées en raison de son état de santé fragile, il faut se plier à certaines règles, à certains codes : le vouvoiement des parents est de rigueur, la tenue à table doit être irréprochable. Georges n'a le droit de parler que si on lui adresse la parole, etc. Ces règles valent partout : au Thuit, à Garcelles, à Paris... partout où la famille Guynemer se déplace.

Après Le Thuit, Paul veut quitter Garcelles pour vivre avec sa femme et ses enfants. Il fait construire une « maison », simple, pratique et assez vaste pour son rang tout de même. Il trouve un terrain près de la forêt domaniale de Compiègne. Entre l'hôtel et la grande maison bourgeoise, cette belle demeure faite de briques et de pierres de taille ne déparerait pas dans l'ouest parisien. Toute en élégance, en charme discret, avec balustres devant les portes-fenêtres du rez-de-chaussée, de faux balcons et quelques encorbellements, elle respire la Belle Époque. C'est là que la famille Guynemer s'installe dans le courant de l'année 1903. Cette maison sera occupée par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale puis

1. Roy, Jules, *op. cit.*, p. 35 et 41.

vidée et pillée. La famille Guynemer vend la maison dans les années 1960 après le décès de la mère de Georges, Diane-Julie, en 1957. Un temps transformée en hôtel-restaurant¹, la maison est abandonnée avant que l'Association Georges-Guynemer tente de lui redonner vie² en essayant d'inscrire le bâtiment à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Cette association a également lutté contre la vente du domaine à la découpe. En vain. La maison des Guynemer existe toujours mais elle est devenue une grande copropriété, abritant plusieurs appartements.

1. « Résidence de la Forêt ».

2. *Le Parisien*, édition Oise, 27 janvier 2005.